

Hristo Boytchev en AVIGNON

L'Europe sous le signe de Hamlet

Né en 1950, Hristo Boytchev est un auteur connu en Bulgarie. Sa pièce, le Colonel oiseau, écrite en 95/96, a été créée à Sofia et à Moscou en 1997 et a reçu la même année, le Grand Prix de dramaturgie contemporaine décerné par le British Council. Traduite en neuf langues et présentée sur plusieurs scènes européennes, elle figurait en juillet dernier au programme du Festival d'Avignon, mise en scène par Didier Bezace dans le magnifique espace du Cloître des Carmes. Première rencontre du dramaturge avec le public français.

Pour développer ses propos, Hristo Boytchev imagine une fable : un médecin psychiatre prend en charge une demi-douzaine de malades reclus dans un asile misérable perdu « au fin fonds des Balkans ». Ses soins ne produisent pas d'effet jusqu'au jour où l'un des patients, le Colonel Fétissov, conçoit le projet « fou » de déclarer l'asile enclave de l'Europe et de lui faire rejoindre le Parlement de Strasbourg. Cette seule perspective, matérialisée par le recours aux oiseaux qui ignorent les frontières, se révèle être la thérapie propre à métamorphoser le petit groupe médecin compris, à le structurer. N'en disons pas plus sur l'intrigue et voyons comment s'y prend l'auteur pour la théâtraliser avec succès.

D'emblée, Hristo Boytchev se place sous le signe de Shakespeare. Le docteur est sans illusion sur lui-même (On dit que dans la psychiatrie, il n'y a pas de médecins sains d'esprit. J'ai toujours cru que dans n'importe quel conflit, il existe beaucoup de vérités mais je n'ai jamais su derrière laquelle je devais me ranger. Dans la psychiatrie, cela s'appelle « complexe de Hamlet »). L'action du Colonel-oiseau, comme celle de Hamlet, explore de multiples facettes de la folie. Initiée par la séparation et la trahison, elle est à la fois refuge et moyen de renouer avec une candeur fondatrice, fuite de l'intolérable et outil de restauration, confusion et lucidité. Bref, la notion de folie reste à jamais indéfinissable. Boytchev n'oublie jamais son illustre devancier puisque peu avant la fin de la pièce, le docteur persiste et signe : « Partir ou ne pas partir ? Qui dois-je suivre ? Forrick ou Fortinbras ? » Allusion transparente à l'épilogue de Hamlet par laquelle il veut illustrer son incapacité à choisir entre l'abandon à une méditation morbide et le désir de mener une action déterminée. Si j'osais, à mon tour, paraphraser Shakespeare, je choisirais cette autre phrase de « Le spectacle, voilà la chose où j'attraperai la conscience du roi ». Oui, c'est bien à notre conscience que s'adresse l'auteur car il est temps d'exorciser ce qui pourrait le royaume d'Europe.

La condition des personnages permet de caricaturer les travers dévotés sous l'effet de l'isolement : impuissance, roubardise, complexe d'infériorité, cleptomane, vénalité, obscurantisme, alcoolisme. Mais, sans l'impulsion primaire et visionnaire du Colonel, l'expression par des « simples d'esprit » de la simple volonté de vivre ensemble devient, sans le moindre effet oratoire, une immense prière en faveur de l'unification de l'Europe depuis si longtemps malade de sa division. Bien qu'elles soient souvent évoquées, ce n'est pas au travers des seules guerres yougoslaves que Boytchev établit son diagnostic mais en les mettant en perspective avec l'histoire du XXe siècle.

Sa démarche est remarquablement servie par la mise en scène de Didier Bezace et d'abord par la conception du décor. Le volume de la scène est presque entièrement occupé par un énorme cylindre métallique tournant autour de son axe vertical et nous montrant d'un côté l'intérieur de l'asile où se déroule l'essentiel de l'action et, de l'autre, un mur opaque percé d'une toute petite porte par laquelle le docteur vient nous faire périodiquement ses confidences, porte étroite hautement symbolique, seule voie de communication entre les deux parties d'une Europe folle de sa division. Le spectateur a ainsi continuellement sous les yeux la représentation exaspé-

rante de la schizophrénie qui annihile notre continent.

La prestation de tous les comédiens est excellente en particulier celle des deux premiers rôles : Jacques Bonnaiffé (le docteur) et André Marcon (Fétissov) sans oublier Jean-Claude Bolle-Reddat (Haicho) tellement pathétique et juste quand il « sonorise » le journal télévisé diffusé par un poste déglingué en lisant sur les lèvres d'une speakerine. Bezace modifie légèrement l'épilogue (1) sans altérer le sens de la pièce, il lui donne une chute onirique et évocatrice. Devant l'indifférence et les réticences de l'Europe de l'ouest qui l'empêchent d'accomplir la mission qu'il s'est fixée, Fétissov s'est envolé. À nous de donner chair et vie à cet oiseau — fût-il colonel — dont les plumes jonchent mélancoliquement le plateau à la fin de ce remarquable spectacle. ■

Philippe BIGET

(1) : Tel qu'il figure dans le texte publié dans Actes Sud Papiers dans une traduction de Lana — Maria Dontcheva (55 F).

Reprises du spectacle prévues : Au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers (0148339393) du 07 au 23 décembre 1999 et du 07 au 21 janvier 2000 (relâche le jeudi);

TOULOUSE : Théâtre de la Cité : du 26, au 29 janvier 2000 MARSEILLE : Théâtre national de la Criée, du 1er au 9 février 2000 inclus; NANCY : Théâtre de la Manufacture, du 12 au 19 février 2000. CERGY-PONTOISE : Scène nationale les 25 et 26 février 2000. BOURGES : Maison de la Culture, les 1er et 2 mars 2000. CALAIS : Scène nationale, les 10 et 11 mars 2000. AMIENS : Maison de la Culture, les 15 et 16 mars 2000 avec option pour le 17 en supplément. LE PETIT QUEVILLY : Scène nationale, les 21 et 22 mars 2000. CHALONS-EN-CHAMPAGNE : Scène nationale, les 28 et 29 mars 2000.